

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Invitation au voyage

Noëlle à Cuba de Pierre Karch, Sudbury, Prise de Parole, 1988,
392 p., 17,95\$.

Pierre Hébert

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, P. (1989). Compte rendu de [L'Invitation au voyage / *Noëlle à Cuba* de Pierre Karch, Sudbury, Prise de Parole, 1988, 392 p., 17,95\$.] *Lettres québécoises*, (53), 20–21.

lustre avec force la symbolique qui fait du Pays une figure parentale, thématique dont notre poésie, en particulier, offre de riches exemples. Dans cette perspective, on voit que la terre d'asile provoque des réactions de rejet qui ont beaucoup en commun avec celles que déclenchent les foyers d'adoption. La puissante affectivité qui attache l'être humain à ses racines premières, quelles qu'elles soient, conditionne, en effet, son existence. Pour adopter une nouvelle patrie, il lui faut consentir à sacrifier une partie de ses illusions les plus chères, celles qui concernent ses origines. Et pour ne trahir ni l'une ni l'autre, il est contraint d'exercer une justice qui défie l'élan partial de l'instinct. Il lui faut, en fait, trouver en lui-même assez de générosité pour accepter ce don immense d'un pays. Les problèmes d'identité vécus par Henryck et Nata mettent admirablement en scène cette problématique. On les voit conduits à douter d'eux-mêmes, à ressentir une culpabilité sans fondements et à adopter des conduites suicidaires. Rarement la question d'identité a-t-elle été si bien montrée, sous la forme romanesque, comme synonyme de *vie*.

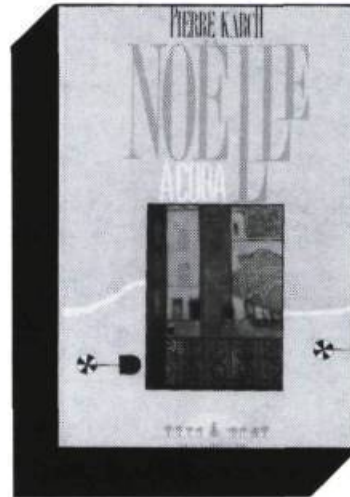
Alice Parizeau a dit un jour que, selon elle, le plus grave problème à affronter pour un individu, c'est celui de l'impuissance. Dans ce roman, elle en illustre de multiples formes liées le plus souvent à des circonstances historiques. Mais, ne sommes-nous pas tous impuissants puisque nous partageons tous le même destin qui consiste à attendre que la mort nous impose son caprice, aujourd'hui ou demain? Et cette solidarité-là, n'efface-t-elle pas toutes les différences? □

Noëlle à Cuba de Pierre Karch, Sudbury, *Prise de Parole*, 1988, 392 p., 17,95\$.

Le thème du voyage, que ce dernier soit réel ou onirique, a été tellement exploité à certaines époques littéraires, qu'il nous en reste parfois l'impression que seuls les épigones de Chateaubriand ou de Baudelaire voyagent vraiment, le commun du peuple se contentant de se déplacer. Mais quelle grave illusion ce serait alors de croire que le plus ordinaire des voyages n'est pas une invitation au rêve, un élan vers le paradis! Pierre Karch a bien compris ce mythe associé à chaque voyage, et il y plonge jusqu'au bout dans une œuvre riche en résonances humaines.

Car le sujet est, a priori, d'une richesse inépuisable : suivre quinze, vingt personnages lors d'un voyage à Cuba, au temps des Fêtes. C'est d'ailleurs ainsi que l'on pourrait résumer le roman : la vie d'un groupe de touristes durant deux semaines de paradis artificiel. Et ce qui fait la qualité de cette situation de base, c'est qu'elle permet au romancier de suivre les rêves, les espoirs de chaque personnage qui quête un éden à la mesure de sa misère. Mais le sujet est en même temps périlleux : l'anecdote, le banal risquent de grever l'intérêt si cette quête n'atteint pas une dimension sinon universelle, du moins transindi-

L'Invitation au voyage



viduelle. Or, à tous égards, *Noëlle à Cuba* s'inscrit comme une réussite : dans l'agenda des vies singulières, Karch insère avec à propos une profonde mais toujours sereine méditation sur le voyage, l'art et la nature humaine.

Partir, c'est vivre un peu plus

Qu'est-ce que voyager? Autant de voyageurs, autant d'avis. Dans *Noëlle à Cuba*, chacun possède sa motivation plus ou moins secrète. Noëlle, et elle le sait, quête un mari, et l'homme auquel elle était prête à dire «je t'aime» lui fera faux bond, quittant le groupe de manière anticipée. François, lui, s'était rendu un jour à une exposition d'œuvres de Morrice : il avait été fasciné par cet artiste qui lui avait fait croire, pendant quelques instants, que le bonheur était possible et, apprenant que des tableaux du peintre pouvaient se trouver à Cuba, il décide de s'y rendre. Et il les trouvera, ses Morrice, mais dans quelles conditions! Puis, il y a aussi Daphné, la nouvelle mariée, pour qui les premiers jours de vie conjugale, nuits incluses, ne ressembleront en rien à ce qu'elle s'était imaginée. D'autres personnages composent ce charmant groupe : Eurydice Branchu, l'énorme Eurydice Branchu, Icare, de Toronto, qui séduit à peu près tout le monde, le jeune Hubert menacé de célibat, selon sa mère du moins, et j'en passe. Tout ce beau monde nous donne un récit en zigzag maîtrisé, une mosaïque humaine qui demande au romancier une transfusion de personnalité constante, tant ce microcosme est varié et mobile.

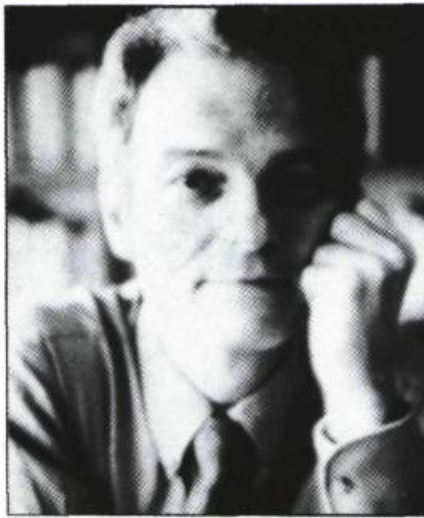
Mais revenons à la question : qu'est-ce donc que voyager? Déjà, lors du trajet vers Cuba, on sent dans le déplacement aérien une sorte de synecdoque du voyage tout entier : réalité, illusion (rêve? espoir?), puis réalité à nouveau lorsque l'avion se pose : «Depuis qu'on se rapprochait de la terre, la gaieté pâlisait devant l'inquiétude qu'on croyait avoir noyée dans l'alcool et qu'on redécouvrait intacte comme une olive au fond

d'un verre. Était-il possible qu'en perdant de l'altitude, on perde une partie de ses illusions qui s'accrochaient aux nuages qu'on fendait et qui se déchiraient en charpie?» (p. 41) Déjà, le voyage montre son ambiguïté : quand au retour on défera sa valise, on retrouvera inévitablement ses ennuis. Pourtant, chacun n'attend-il pas d'un voyage qu'il change le cours de sa vie? Noëlle, pour sa part, l'avait cru, mais dès l'arrivée à Cuba le décor inscrit un bémol sur ses espoirs : «Les différences, qu'elle n'arrivait pas à saisir même en y mettant de l'application, seraient-elles trop subtiles pour changer le cours de sa vie?» (p. 49) L'on n'arrive donc plus à déterminer si le voyage est de l'ordre de l'avoir, ou de l'être. Avoir, il n'est alors qu'un souvenir de plus épinglé à la mémoire; être, il se réduit parfois à un autre masque ajouté à celui du quotidien : «S'il est vrai qu'en vacances on laisse tomber son masque, c'est souvent pour en laisser paraître un autre.» (p. 161) Point de repos pour le lecteur qui en arrive à croire que les vacances, «cela n'existe pas vraiment; c'est une fiction qu'on se crée» (p. 360).

Art du voyage, voyage de l'art

La fiction agit donc comme point de rencontre entre l'art et le voyage : les deux sont des représentations de soi qu'on se donne comme meilleures, supérieures à soi ou à sa condition. Aussi le voyage à Cuba sera-t-il assorti d'un voyage dans l'art. François, celui qui cherche les tableaux de Morrice, établit le mieux cette filiation : de même que les œuvres du peintre lui avaient fait «oublier qu'en dehors de ces murs de pierre, il y avait la souffrance et la mort» (p. 15), de même tout le roman se donne à lire comme art non seulement sur le plan de sa forme, mais aussi de sa thématique. Le séjour à Cuba est de l'art, un tableau grouillant de personnages qui s'encadrent dans un espace et un temps régénérateurs.

Car tout voyage en cache peut-être un autre, celui d'un effort de rédemption personnelle. Il faut cependant au romancier un doigté parfait pour respecter chacun des personnages qui composent son tableau. Il y a, dans *Noëlle à Cuba*, un écrivain dont on ne connaîtra jamais le nom, mais son rôle est essentiel, et ce qu'il dit sur l'art décrit à point nommé la technique de Pierre Karch : cet écrivain «croyait que le but de toute forme d'art était de multiplier les points de vue



Pierre Karch

et dénonçait [...] les écrivains qui font œuvre de savant au détriment d'une certaine vraisemblance» (p. 199). Cet «art poétique» est bien celui de *Noëlle à Cuba* : dans ce tableau, ce sont les personnages qui pensent, vivent et parlent, et l'une des réussites du roman consiste justement, à partir d'une situation simple et vécue par beaucoup de gens, à montrer — sans didactisme aucun — combien rêves, voyage, art et amour sont le lot de la condition humaine.

Le romancier comme révélateur

J'ai fait dire au romancier, plus haut, qu'il se situait du point de vue de ses personnages. Cela est juste, mais n'empêche jamais Karch de livrer quelques réflexions, au présent, sur un aspect ou l'autre de l'humain. Mais encore ici, le ton est toujours juste et s'enracine dans le vécu, dans le vraisemblable. Au cours d'une visite à un cimetière, par exemple, cette petite réflexion est glissée dans le texte entre deux pierres tombales : «Rendu à un certain âge, en effet, il semble qu'on trouve plus de plaisir à ressusciter les siècles passés qui, ne nous touchant pas, ne nous vieillissent pas alors que le sien, auquel on a pris part depuis trop longtemps pour qu'on confesse son âge en avouant ses souvenirs, n'apporte qu'angoisse et malaise.» (p. 73) Regardez maintenant Eurydice Branchu : là où ne pourrait vous apparaître qu'une masse de chair, le romancier voit tout autre chose : «Si les gens de goût recherchent tant leur compagnie, c'est peut-être à cause de leur masse

même qui, si elles en usent avec art, donne à tout ce qui les entoure un air de fragilité qui en rehausse la valeur» (p. 81).

Là où son étude de l'humain est impitoyable, c'est lorsque Karch décrit les méprises possibles des êtres au sujet de leurs sentiments. Quand, après l'échec d'une première nuit, l'amant dit à sa compagne qu'elle ne perd rien pour attendre et que cette dernière sursaute, Paul y voit une fausse pudeur, alors que Daphné manifestait en réalité du dédain; de même lorsque, plus tard, observant le ciel étoilé, l'homme découvre dans cette multitude autant de nuits d'amour, la femme pour sa part y voit autant de séances tristes, voire dégradantes. Il suffit parfois d'une petite phrase qui pourrait passer inaperçue mais qui, bien comprise, donne toute la mesure du cynisme du narrateur, celui-là même de ses créatures. Ces remarques, ces allusions passent parfois comme l'éclair, et pourtant en disent beaucoup. Paul, toujours le même, espérant une reprise revue et corrigée de sa première nuit, embrasse Daphné : «Ma femme! Ma femme! Ma femme! répétait-il comme un amant aurait soupilé : «Mon amour!»» (p. 59). Il n'en fallait pas plus pour caractériser le personnage...

* * *

C'est Camus qui, je crois, disait de l'art qu'il doit être une façon d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes possible en leur donnant une image privilégiée de leur condition humaine. Sans doute plusieurs facteurs contribuent-ils à cette fin : il faut que le sujet soit partagé par plusieurs, et qu'il soit traité de manière à intéresser. Se sentant ainsi interpellé, chacun se reconnaîtra dans tel trait, tel comportement. Mais il y a plus : l'écriture doit être soignée, sans cesse claire et juste. Enfin, l'œuvre qui se contente d'exprimer fait plaisir à son auteur; celle qui vise à communiquer plaît en plus à ses lecteurs. Or, à tous égards, *Noëlle à Cuba* me semble participer de cette classe de récits où l'écriture fait voir sans se faire voir, et où le territoire de la littérature n'est rien de moins que l'humain. □